Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 9: Sondernummer : die Homoerotik in Skandinavien

Artikel: Karin Boye : poète et prosatrice suédoise
Autor: Weil, Hans
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570230

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

KARIN BOYE Poète et prosatrice suédoise.

Je veux rencontrer

Mais la cuirasse était moulée d'angoisse
Armée, droite et cuirassée,
Je fis mon chemin,
et de honte.

Je veux jeter mes armes,
Mon épée et mon bouclier;
Toute ma dure inimitié
Etait ma froideur.

J'ai vu les grains secs
Finir par germer,
J'ai vu la tendre verdure
S'épanouir enfin.

La vie frêle est puissante,
Plus que le fer,
Car elle sort du coeur de la Terre
Sans défense.

Le printemps naît dans le paysage hivernal,
Où j'ai grelotté de froid.
Je veux rencontrer les puissances de la vie
Sans armure.

Traduit par Mmes Gay et Mautort.

La mort de Karin Boye, en 1941, à 40 ans, a eu une répercussion considérable bien au delà des frontières de la Suède. Elle est l'auteur de «Kallocaïne», satire, que l'on pourrait considérer comme un roman précurseur de «1984», par George Orwell, et dont la vision est presque aussi cruelle, d'une menace aussi poignante, que celle de l'auteur anglais dans son roman utopique.

Avant ce livre de Karin Boye, dont il existe aussi une traduction française (Edition Fortuny, Paris 1947), elle avait publié un récit de la crise morale et religieuse de sa puberté, sous forme d'un roman-clé, «Crise».

Son amie et biographe, Margit Abenius, nous raconte combien il importe à Karin Boye de «s'avancer à visière ouverte» en ressuscitant la crise de sa propre jeunesse, en évoquant l'image de son amour fervent, inspiré par une jeune camarade d'études.

En 1933, la révision des lois suédoises contre les déviations sexuelles, révision actualisée par le professeur en droit V. Lundstedt et sa motion, présentée au Riksdag, le parlement suédois, fut vivement discutée. Karin Boye y participa en s'opposant particulièrement au terme de «maladie» sous ce rapport. «Crise», entre autre, constitue son apport courageux et vigoureux à cette révision, menée à bonne fin en 1944, peu d'années après sa mort.

Mais si l'on se demande ce qui, de la production de Karin Boye, justifie le plus une réputation internationale, il faut bien répondre: son oeuvre poétique, et celle-ci lui méritera, tôt ou tard, une gloire certaine.

C'est cette poésie, d'une maîtrise de forme soudée à une intuition de langage infaillibles, qui doit surtout nous intéresser. C'est ici, dans ces milliers de vers de lyrique intime où elle se scrute sans faiblesse, avec un scrupule héroïque de la vérité subjective, sans indulgence pour elle-même — et c'est ici qu'elle revit ses instants les plus précieux, qu'elle nous laisse voir ce que l'amitié signifie pour elle. L'amitié, l'amour pour l'amie, reste pour elle un rite, elle y apporte la pureté religieuse de l'être qui sait se consacrer et se sacrifier. Et ceci même bien après que sa crise religieuse l'ai conduite loin de la religion et de l'église. Comme dans le cas de Rilke, maître que le langage de Karin Boye évoque maintes fois par sa précision, subtile, la sensualité même la soulève et la transforme jusqu'à l'immatérialité, jusqu'à la confrontation avec l'Ange.

Nous ne savons pas ce qui a été la raison pour laquelle, par un après-midi du printemps froid de Suède, cette femme comblée des dons qui font d'une vie ce qui doit apparaître comme la promesse d'un avenir des plus précieux, a cherché et trouvé une mort volontaire, blottie sur une colline, en face d'un de ses paysages favoris — vue du large à travers les cimes des arbres épars. Mais ne nous étonnons pas, que peu de mois après elle, son amie, ne pouvant affronter une vie, un avenir sans elle, ait mis fin à ses jours elle aussi.

Dans le livre précité sur la vie de Karin Boye, et dont l'auteur possède cette loyauté primaire du biographe, d'être authentique au possible, nous apprenons beaucoup sur les relations intimes de la grande artiste, que fut Karin, généreuse et visionnaire dans sa vie autant que dans ses écrits.

L'auteur de la biographie nous présente l'enfant amoureuse de jeunes filles de sa classe et rêvant d'une vie aux vertus mâles consacrée aux actions courageuses. Et elle ajoute ces paroles intelligentes: «Si nous employons dans ce livre, le mot «homosexualité», c'est bien dans la conviction que des termes, appliqués à des circonstances de la vie humaine, auront toujours un effet grossissant et trompeur». En nous rappelant la quantité de biographies qui, en matière d'amour, nous cachent des faits ou en amoindrissent le rôle, écoutons ce commentaire de Margit Abenius: «Eros est intervenu dans le développement qui la change de simple rimeuse en poète, si c'est banal de le dire, ce serait faux de ne pas l'affirmer».

Oui, elle sait, et nous le montre en dressant devant nous l'image de cette illuminée combattive, que nous ne comprendrons jamais l'oeuvre d'un artiste sans la connaissance de la source profonde de son inspiration: «la beauté d'âme et de corps», en son cas, lui apparaissent sous la forme féminine, celle de son propre sexe».

Les crises de sa vie furent nombreuses et profondes. Gerd de Mautort, dans la préface à sa traduction française de «Kallocaïne», nous dit à propos de ces épreuves violentes, «luttes entre le Blanc et le Noir». Le Blanc représente tout ce qui lance des interdictions, dresse des barrières, c'est la revendication, la loi, le «non». Le Noir, c'est la vie des instincts, tout ce qui touche à la création et à la naissance. Entre les deux pôles, la tension est intense.» Mais ce qui, à cette chaîne de crises inexorables, a donné un sens ascendant, ce qui a soulevé l'artiste vers une création de plus en plus vibrante et téméraire, d'une forme de plus en plus pure — c'est sans doute, la sincérité de Karin Boye. Son instinct ne tolérant rien de faux, voilà ce qui sauve l'allure et la valeur de son oeuvre.

Son biographe nous rappelle le mot du poète suédois, Wilhelm Ekelund: «il faut partir d'en-bas». Et elle continue en nous parlant de Karin Boye, jeune fille de 20 ans. C'est en s'avouant à elle-même ses sentiments pour la jeune camarade, Viva Liljevall, que Karin Boye put reconquérir son équilibre. Oui, il faut commencer par l'aveu de la vie instinctive. Mais, en s'avouant la vie des sens, elle ne découvre pour elle-même «sa vérité, son dieu à elle» que pour en accepter les conséquences intégrales. Karin écrit dans une lettre: «Aussitôt qu'il nous arrive de chérir, voilà que l'ascétisme y est: l'ascétisme est un besoin aussi essentiel que la joie, n'empêchant rien tant qu'il ne devient pas un but au lieu d'un moteur de la joie».

C'est en cette dévotion de Karin Boye devant l'image humaine, mais aussi devant l'être spirituel de l'autre, «infiniment respectable», que cette image» lui révèle et lui cache», que l'on peut voir l'une des clés de son caractère, de sa grandeur même! Car c'est cette dévotion qui en elle comme en les grands saints a engendré ce zèle incessant de la perfection — autant dans sa vie et dans son amour que dans son oeuvre.

Si la courte vie de Karin Boye a été riche en émotions, elle l'a été peut-être moins en événements. Pourtant, de ces événements, distillés par son âme exubérante, a jailli comme un fleuve continu d'inspirations; voilà quelque dates de sa vie:

Née en 1900, elle termine son instruction scolaire par le baccalauréat et devient d'abord institutrice d'école primaire, puis fait des études philologiques à la vieille université d'Upsala, devient critique littéraire auprès de deux journeaux de province. Avec des camarades d'avant-garde elle fonde la revue littéraire «Spektrum».

Cette revue, qui décline vite après que des divergences d'opinions en ont dispersé la rédaction, marque pourtant une page mémorable dans l'histoire de la littérature suédoise. Sous l'influence de sa mère, elle contracte un «mariage de camaraderie», d'ailleurs de courte durée, avec l'un de ses collègues d'études. Devenue institutrice dans une école libre et de programme assez révolutionnaire, Viggbyholm, elle a trouvé une

tâche qui lui était chère. Des voyages la conduisent à Berlin, où elle reste un certain temps (et y vit la période enfièvrée de 1932!) et en Grèce où elle subit le choc magique de l'Antiquité avec une intensité dont témoignent ses lettres et que l'on peut s'attendre d'une nature comme la sienne.

Désormais, devenue membre de l'académie littéraire, «des Neuf» et sa voix ayant trouvé un écho chez la plupart des critiques et auprès d'un large public, elle est dans la ittérature contemporaine suédoise l'une des figures représentatives. Si sa mort survint comme un choc pour tous ceux qui ont mis en elle leur espoir, pour elle-même, la Mort était le seuil d'une évolution ultérieure:

«Alors, quand tout est désespéré,
Eclatent comme en extase les boutons de l'arbre,
Alors, quand toute angoisse disparaît,
Tombent dans un miroitement les gouttes de la branche,
Oubliant qu'elles s'effrayaient de ce qui était nouveau,
Oubliant qu'elles avaient peur du voyage,
En pendant une seconde; elles connaissent leur plus grande tranquillité,
En se reposant dans cette confiance qui crée le monde.»

Hans Weil.

EXTRAIT DE

MICHEL

roman de Herman Bang (1857—1912)

Lorsque le Maître entra dans la salle à manger pour déjeuner, Michel vint par la porte vis-à-vis, peut-être avait-il attendu dehors — et gagna sa place en disant un «bonjour» qu'il aurait voulu joyeux mais qui sembla s'arrêter sur ses lèvres. Il avait les yeux brillants comme s'il venait d'absorber une liqueur forte.

Le Maître porta brusquement la main gauche à son dos comme s'il avait ressenti une douleur sous l'omoplate. Mais il commença aussitôt à causer avec entrain, parlant de la pluie et du beau temps et s'informant de ce qui se passait à Trouville dont Michel prétendait revenir.

«Apportez-nous une bouteille de Bourgogne» dit-il en s'adressant à Jacques, le maître d'hôtel, et, comme pour expliquer la commande d'un vin de choix, il précisa à l'intention de Michel: «Je travaille tellement tous ces temps.»

«A quoi?» demanda Michel en desserrant à peine les lèvres.

«On croit toujours que l'on est en train de créer le chef d'oeuvre de sa vie» répliqua le Maître avec l'impression que Michel lui avait posé cette question distraitement.

«Ah!» reprit Michel, toujours sur le même ton mais des gouttes de sueur humectaient son front, «que ce doit être beau de pouvoir le croire».